

Les Petites Fugues 2023



LIRE THOMAS VINAU

SOMMAIRE

I. ÉLOGE DES PETITS RIENS // p. 2

II. ÉLOGE DE L'INUTILE
ET DU MARGINAL // p. 5

III. UNE ÉCRITURE TRÈS STYLISÉE // p. 6



Fiche ressource initiée par l'Agence Livre & Lecture Bourgogne-Franche-Comté, en partenariat avec la Direction régionale académique à l'éducation artistique et culturelle (DRAÉAC), dans le cadre du festival littéraire itinérant Les Petites Fugues 2023.

Réalisation : Audrey Gauchet, professeure de lettres

Avertissement : Subjectifs et non exhaustifs, les contenus de ce dossier sont proposés à titre de « pistes de travail ». Chacun sera libre de les suivre ou de s'en affranchir.

Les
PETITES
FUGUES


Agence Livre & Lecture
Bourgogne-Franche-Comté


RÉGION ACADÉMIQUE
BOURGOGNE-
FRANCHE-COMTÉ
Liberté
Égalité
Fraternité

Délégation régionale académique
à l'éducation artistique et culturelle

Œuvres citées dans ce dossier :

Romans

- *Marcello & co* (2022)
- *Fin de saison* (2020)
- *Le Camp des autres* (2018)
- *La Part des nuages* (2014)
- *Ici ça va* (2012)

Poésies

- *Vivement pas demain* (2022)
- *Comme un lundi* (2018)
- *Bleu de travail* (2015)

PARCOURS TRANSVERSAL

I / ÉLOGE DES PETITS RIENS

« *J'écris à l'encre noire les jours de rien* » (*Bleu de travail*).

1/ Un poète du quotidien et de l'anodin

À l'agitation du monde, Thomas Vinau préfère la chaleur et la simplicité du foyer. L'univers familial est ainsi privilégié comme source d'inspiration dans la plupart de ses textes poétiques. Volets ouverts (plusieurs poèmes, notamment dans *Vivement pas demain*, débutent par l'ouverture des volets), tasse de café en main, l'auteur peut commencer sa journée d'écriture en observant les siens (sa compagne, ses enfants et son chien) et se livrer à de nombreuses anecdotes autobiographiques : les moments du goûter avec ses enfants ou le voyage à la crèche avec la poussette dans *Comme un lundi* ; ou les courses avec sa compagne (p. 27) et l'oiseau qui ne bouge pas sur la terrasse (p. 64) dans *Vivement pas demain*.

Ces bribes de réel, loin d'autocentrer son écriture, ouvrent à la réflexion ; ainsi, lorsqu'un oiseau s'assomme contre une vitre de sa maison, l'auteur voit en lui un représentant des laissés-pour-compte de notre société : « *J'ai pensé au nombre de bêtes maladroites et inadaptées qui peuplent notre monde* » (*Vivement pas demain*, p. 15).

Lire le monde avec plus d'acuité ; s'ouvrir à tout, ne rien négliger ni dénigrer et observer encore et encore ce qui l'entoure, tel est le mode opératoire de l'écrivain : « *Que chaque expérience, même quotidienne, même triviale, heureuse ou pas, pourrait m'aider à écrire* » (*Marcello & co*, p. 212).

À la manière du poète Christian Bobin, Thomas Vinau privilégie ce qui l'entoure immédiatement : « *Il faut y aller mollo, en s'accrochant aux choses simples, en nommant la proximité* » (*Comme un lundi*, p. 14). L'écrivain se rend disponible au monde qui l'entoure, l'habite poétiquement, selon la formule d'Hölderlin. « *N'être que là. Ici. Maintenant* » (*Ici ça va*, p. 53); « *plus le moindre mot. Aucun autre besoin que celui de rester là. Immobile, à flotter. Au beau milieu de la vie* » (*Vivement pas demain*, p. 44).

C'est aussi la leçon que donne indirectement le vieux Marcello au narrateur, dans *Marcello & co*, en lui offrant son carnet de notes. Il lui apprend à regarder, à mieux voir, à redécouvrir ce qui l'entoure : « *Il existait, au cœur de ces pages, de ces notes égrainées, de ce savoir glané quotidiennement, une semblable forêt secrète, un nouveau refuge, magique et anodin, une autre façon de faire de mon monde beaucoup plus que mon monde. C'était comme d'apprendre à lire* » (p. 208).

Avec cette posture, l'écrivain s'attache aux petits détails, aux choses communes que plus personne ne remarque et que lui remet dans la lumière. Ainsi, deux pigeons « *parfaitement anodins posés banalement sur une haie parfaitement anodine* » deviennent des objets poétiques : « *Autour, la vie galope, ou piétine, sans que personne ne remarque cette toute petite dose de tendresse qui ne casse aucune brique* » (*Comme un lundi*, p. 47). À l'instar de son double Marcello, dans *Marcello & co*, qui annote dans un carnet toutes sortes d'observations anodines, Thomas Vinau veut faire de « *chacune des insignifiances peuplant [son] quotidien* » (p. 207) un prétexte à l'émerveillement.

Cette observation du quotidien ne tolère également aucun jugement de valeur et tout ce qui est observable peut être retranscrit. Ainsi, dans cette description qui liste ce que voit le narrateur en marchant dans *Marcello & co*, les objets les plus sales comme les plus banals sont cités :

« *J'ai marché dans les rues. Longtemps. En regardant tout et que dalle [...] Juste mes pieds. Mon souffle. Mes perceptions, aucune pensée. Des perceptions pour me ramener ici et maintenant. Les dégradés de briques. Les failles et les fissures. Les chewing-gums collés sur le sol. Les autocollants sur les gouttières. Ces rectangles de peinture neuve recouvrant les vieux tags qui forment des cadres pour de nouveaux tags. Les plantes négligées aux balcons des immeubles. L'air froid sur mes joues chaudes. Les pots d'échappement. Un bout de salon ou de cuisine entraperçu. Une silhouette derrière des rideaux. La peinture verte, écaillée, des lampadaires. La forme des monticules de sacs-poubelle. Ma toux. Les chats furtifs. Les bosquets anodins cerclés de tuyaux d'arrosage. Les paquets de chips abandonnés. Les nuances du bitume plus ou moins usé. Le fond des grilles d'égout. Le goudron dans ma gorge. Les superpositions d'affiches déchirées. Les mégots. Les boîtes de médocs vides* » (pp. 110-111).

« *Aujourd'hui je veux faire attention à ce que je vois. À ce que je touche. À ce que je goûte. Aux variations de la lumière. Aux odeurs* » (*Ici ça va*, p. 66). Cette poésie du quotidien ne peut se faire qu'en étant perméable et réceptif à toutes les sensations.

2/ Un poète des sensations

La féerie du monde ne saute pas aux yeux; elle se montre à celui qui veut bien s'ouvrir et se rendre disponible. Thomas Vinau, dans le poème « *Bien droit entre le plancher et le plafond* » explicite cette posture, à l'instar des synesthésies baudelairiennes, qui lui permet de recevoir et d'accueillir le monde dans sa globalité :

«*Pourtant tu deviens transparent. Poreux. Tu te diffuses et l'espace infuse en toi. Les odeurs, les couleurs, les formes. Le contact de ta peau et de tes pieds avec la matière, les terres, les herbes, les feuilles, les vents. Celui de tes yeux avec la lumière et les nuages, les teintes et les éclats. De tes oreilles avec les cris de bêtes ou les bruits du travail des hommes. La gamme de parfums des vignes, des champs, des pollens, des rues, des routes. Tout est en toi. T'envahit. Te rince. Te transperce*» (*Vivement pas demain*, p. 58).

Ultra-sensible au monde, l'auteur peut en retranscrire son entièreté, sa totalité. Certains textes sont de véritables explosions de bruits, de couleurs, de sensations, tels que «*Tu peux poser ta joue contre une pierre froide pour écouter la mer*» ou «*Ce bruit qui me ramène*» dans *Bleu de travail*, ou encore «*Au bord dérouté*» dans *Vivement pas demain*. Thomas Vinau décrit également, dans *Le Camp des autres*, la foire à La Tremblade, un condensé de bruits et d'odeurs : «*Une fois dans les faubourgs du village, ils se laissent noyer et emporter par la foule de marchands et d'acheteurs, de pèlerins, de colporteurs, d'animaux et de paysans, de caisses, de couleurs et d'odeurs*» (p. 155). S'ensuivent deux pages hautes en couleur où se mêlent «*braiments, caquètements et meuglements*» et «*remugles de soupes ou de barbaque, de cuir ou de sang, de métal et de résine, de merde, de sueurs, de sucre qui fond*» (p. 156).

Dans *La Part des nuages*, il décrit également, par le prisme des cinq sens, l'atmosphère devant une pizzeria : «*Il y a le goût métallique de la canette qui reste au bord des lèvres. Il y a l'odeur humide et touffue des fourrés qui monte dans le froid. Il y a le petit bordel en couleur des phares de voitures qui lèchent le goudron. Il y a des flaques qui brillent sur le parking. Il y a le fumet de l'anchois qui s'installe sur la peau des doigts et que l'on retrouve à chaque bouffée, lorsque l'index tenant la cigarette s'approche du nez. Il y a cette odeur lourde de la cigarette, qui après réflexion n'est sûrement pas qu'une cigarette. [...] Il y a le bois du banc. Il y a le rire d'une fille*» (p. 92).

Se faire discret, regarder et ressentir, voilà la façon d'être au monde de l'écrivain ; puis dire sa beauté : «*Je regarde le monde se déplier, se déployer dans un poème*» (le poème «*Faux témoignage*»).

3/ Un poète qui réenchante le monde

Thomas Vinau ne s'impose pas ; il arrive sur la pointe des pieds, s'ouvre au monde et se rend disponible pour accueillir les petites choses, les petits riens. À la question de savoir sous quelle forme minérale il pourrait être transformé, il confie : «*Un gravier. Ça ne me paraîtrait pas humiliant de n'être qu'un gravier. Il en faut pour faire les routes ou le lit des ruisseaux. Il en faut pour nourrir les poules et les lance-pierres. Pour se faire raviner par la pluie et salir les mains des enfants*» (*Ici ça va*, p. 122).

De même les sous-titres qu'il choisit pour certaines de ses œuvres poétiques soulignent cet effacement : «*Petites proses de rien posées là dans la main*» ou «*Carnet de bord assis au bord du temps*».

À la manière de Francis Ponge, qui prend le parti pris des choses, Thomas Vinau sait se retirer et se décentrer. Il redonne ainsi aux choses, même les plus banales, leur beauté et leur place dans le monde. À l'encontre des Hommes qui n'entendent pas le monde hurler (cf. «*La graine sourde*» dans *Bleu de travail*), pour lui, les choses trouvent une existence propre et deviennent objets poétiques, dès lors qu'on les observe atten-

tivement. Le poète révèle les richesses inaperçues des choses ou des animaux par une contemplation naïve et patiente. Ainsi, un rouge-gorge, dans *Vivement pas demain*, devient un être incandescent (p. 64). Les arbres et les animaux, personnifiés, communiquent : « *La jupe courte du peuplier se souleva dans l'obscurité. Le vieux tilleul gonfla le torse. Les pins ricanèrent. Les acacias titubèrent. Les lauriers propagèrent la rumeur jusqu'à la route. Les arbres se passaient le message du vent comme des chiens hurlant d'une lune à l'autre. Immobiles, les rongeurs et les insectes écoutaient. Les humains, comme à leur habitude, n'entendirent rien* » (*Bleu de travail*, p. 67).

Le poète déplore que les Hommes soient devenus sourds et aveugles au monde. Mais en animant l'inanimé, lui, réenchante le monde.

II / ÉLOGE DE L'INUTILE ET DU MARGINAL

La compétition, la rentabilité, l'efficacité n'intéressent pas Thomas Vinau ; au contraire, le superflu, le tordu et l'inutile sont recherchés et célébrés : « *Un monde où l'on ne peut rien faire de ces trucs-là, c'est justement le monde que nous voulons* » (*Ici ça va*, p. 111). À l'image du castor, dans le poème « *Attaquer une montagne avec les dents* » dans *Comme un lundi*, le poète est celui qui persévère « *à tresser des miettes contre le courant qui ramasse tout* » (p. 13), qui n'attend rien, qui refuse de jouer le jeu des adultes. Comme il le confie dans une interview, dans la revue *Le Matricule des anges*, « *écrire de la poésie c'est déjà choisir son camp. Faire un pas de côté, arrêter le manège. C'est une forme de dissidence douce* ».

Le poète ne cherche pas à sublimer ou idéaliser le monde. Bien au contraire, il en loue parfois la saleté (cf. « *Cette catégorie de type* » dans *Comme un lundi*), en accueille le négligé (cf. « *Un poème à l'état sauvage* » dans *Comme un lundi*), le cassé (cf. « *L'explosion* » dans *Vivement pas demain*). Il chante d'ailleurs le vieux, l'abîmé et l'usé dans le poème « *Les paysages abîmés* », dans *Vivement pas demain*.

De même, la figure de l'antihéros traverse l'œuvre romanesque de Thomas Vinau (le narrateur de *Marcello & co*, Joseph dans *La Part des nuages* ou Victor dans *Fin de saison*) et l'on devine son attachement pour les êtres solitaires, les éclopés de la vie, les enfants espiègles, ceux qui ont fait un pas de côté – ex. : Jean-le-blanc, Gaspard le fuyard ou encore la bande à Capello (dans *Le Camp des autres*), Robinson le clochard (dans *La Part des nuages*).

On pourrait d'ailleurs facilement attribuer à l'auteur ces paroles de son personnage Jean-le-blanc : « *J'ai choisi un camp. Le camp de ceux dont on ne veut pas. Le camp des nuisibles, des renards, des furets, des serpents, des hérissons. [...] De ceux qui vivent sur les chemins. [...] Des romanichels et des bohémiens. Ceux qui parlent aux bêtes et aux nuits. Ceux qui n'ont pas peur de la lune. Ceux qui dressent l'indressable et apprivoisent l'inapprivoisable. Ceux qui connaissent la langue des fantômes. [...] Les proscrits aussi. Les fuyards. Les insoumis. Les orphelins* » (*Le Camp des autres*, p. 78).

À travers cet intérêt pour la singularité et la marginalité, c'est un éloge de la liberté qui traverse toute l'œuvre de Thomas Vinau. Et cette valeur fondamentale défendue par l'auteur se retrouve également dans sa façon d'écrire.

III / UNE ÉCRITURE TRÈS STYLISÉE

Thomas Vinau est un auteur prolifique ; il a publié des textes poétiques comme des textes romanesques. Pour autant, il ne revendique pas cette séparation des genres. Il explique d'ailleurs dans une interview : « *J'aime écrire des poèmes qui racontent des histoires et j'aime me servir de la langue poétique et de ce que la poésie m'a appris dans le rythme pour écrire des histoires* » (cf. vidéo de la librairie Mollat du 18-07-2019). En effet, un même style, une même écriture se retrouve indifféremment dans ses romans comme dans ses poèmes ; en voilà quelques caractéristiques :

1/ Une écriture imagée

L'auteur cherche à rendre compte et à transcender le monde qui l'entoure par les images qu'il invente. L'analogie se déploie dans toute l'œuvre de Thomas Vinau et marque son écriture comme il l'explique dans le poème « Une luciole » (dans *Bleu de travail*). Ainsi, pour appréhender la nuit et la rendre moins impressionnante, le poète la compare à un petit animal (dans « La fourrure tendre », dans *Bleu de travail*), ou pour rendre compte de la difficulté d'écrire un matin, il compare ses mots à une pie empêtrée dans la boue (dans « Légèrement grotesque », dans *Bleu de travail*). Dans son œuvre romanesque, comparaisons, métaphores et personnifications sont également abondamment utilisées :

« *Le jour est une pente que tout le monde dévale. Les nuages cavalent dru dans le ciel. Le vent fouette leurs flancs. Leurs ombres galopent sur les collines, enjambent les plaines, avalent la lumière. Ça bouge au-dessus de nos têtes. C'est la grande lessive bleue et le créateur de l'univers est une femme de ménage* » (*La Part des nuages*, p. 17).

« *J'ai avancé prudemment, sous de rares rayons de lune, comme un chat avec des chaussons [...] filant tout droit dans le ventre velu d'une forêt* » (*Marcello & co*, pp. 124-125).

« *Dehors l'eau nettoie tout. Elle prépare sa glace et le ciel fait sa vaisselle dans de grands éclats de lumière* » (*Ici ça va*, p. 82).

Le poète, comme l'enfant, est celui qui montre le monde autrement par le jeu de rapprochements originaux et de belles trouvailles métaphoriques.

2/ Une écriture fragmentée qui va à l'essentiel

La forme de prédilection utilisée par Thomas Vinau est le fragment. Que ce soit dans ses œuvres romanesques – constituées de textes d'une page et demie environ, séparés par des blancs – ou ses œuvres poétiques qui regroupent des poèmes en prose, la forme courte et brève est privilégiée. Cette écriture de la retenue n'empêche néanmoins nullement l'évocation précise des choses. Bien au contraire ; Thomas Vinau sait,

en quelques mots, retranscrire un lieu, une émotion, un instant. Ainsi, le matin, moment privilégié chez l'auteur, est à plusieurs reprises décrit à travers quelques phrases, voire quelques mots :

« *Un triangle de lumière chauffe le carrelage sale. Le matin dit peut-être. Petits pas de pyjamas. Sourire morveux* » (*Vivement pas demain*, p. 25).

« *Des minots attaquent le monde à mains désarmées, la bouche chaude, des crottes de rêves encore tout au bord des yeux. Une poule poupoule le terrain vague. On a du café dans l'iris* » (*Comme un lundi*, p. 114).

Enfin, l'hypallage dans le titre « Les matins mal coiffés » dans *Bleu de travail* suffit pour rendre compte de la difficulté de se lever.

De la même façon, dans ce dernier recueil poétique, l'auteur, en quelques phrases très courtes et par le jeu de la parataxe, décrit un orage : « *Des flèches qui crèvent la terre sèche. Lignes obliques des gouttes. Bourrasques. Vagues dans le ciel. Feuilles fouettées vers le bas. Têtes basses. La lumière ne traverse pas. La route coule. Les passants en courant. Qui gigotent et s'agitent comme des mouches aveuglées contre une vitre. Ravine et boue* » (p. 39).

Cette écriture concentrée, faite de petits tableaux représentatifs d'un moment, s'apparente même parfois à la forme poétique brève japonaise du haïku, comme le poème « La mort a les mains douces » :

« *Une pluie de feuilles jaunes égrène mes pas lourds. Je traîne mes pieds dans la pourriture salée de l'automne. Les escargots dévorent le monde et le soleil brille sur les tombes. Tout en douceur le ciel nous étouffe de soie et de velours* » (*Bleu de travail*, p. 27).

3/ Une écriture visuelle et cinématographique

« *Je pense que l'écriture est avant tout une question de regard. L'acuité, la perception, le point de vue. [...] J'y aiguise mon regard, j'y change de focale* » (cf. interview dans *Le Matricule des anges*).

En effet, plusieurs exemples dans l'œuvre de Thomas Vinau montrent à quel point son écriture est très visuelle, cinématographique. Le début du poème « On passe » dans *Bleu de travail* ressemble ainsi à un long travelling latéral : « *On passe d'immeubles en maisons. De maisons en chantiers. De chantiers en entrepôts. D'entrepôts en landes dévastées. On passe de béton en béton. De grisailles en boues labourées.* »

L'auteur pose le décor, installe un fond, comme dans *Marcello & co*, où il crée sous nos yeux, en quelques groupes nominaux, le lotissement pavillonnaire : « *Cabane plastifiée, allées de gravier, grillage vert, toboggan ou portique de balançoire. Lavandes, lauriers, rosiers. Crépi ocre, volets bleus, porte de garage crème. Partout la même petite case. Avec l'œil des panneaux "Voisin vigilant" ou l'affichette "Chien méchant" tous les dix mètres* » (p. 80).

De même, en fin observateur du monde qui l'entoure, Thomas Vinau aime décrire, dans ses romans, ce que voient ses personnages :

« Volets entrebâillés j'ai regardé par la fenêtre [...] La voisine en face, qui chantait en débardeur tout en étendant son linge. Un chat se faufilant doucement sur les tuiles du toit. Le soleil à l'assaut de l'obscurité contre le crépi. Toutes ces couleurs cachées dans un petit morceau de mur. Les mauvaises herbes et les mousses sales qui pendaient des gouttières, des fleurs de rien. Quelques pigeons, glorieux et foireux comme les hommes, gonflaient le goitre, piquaient du bec, battaient des ailes. Un vieux gars de l'autre côté, torse nu, cuisinait quelque chose en sifflant. Dans la rue, des types avaient entamé depuis belle lurette leurs chantiers » (Marcello & co, p. 24).

« [...] j'ai levé la tête pour observer autour de moi [...] Deux maçons encore sales, mains abîmées, affamés d'avoir bâti de nouvelles murailles, fatigués mais là [...] Trois lycéens, engoncés dans leurs corps, leurs postures exagérées, qui gloussaient sur des mangas [...] Ce type en costard, serré et pressé, fermé comme les boutons de sa chemise à col large, pointu comme ses chaussures » (Marcello & co, p. 59).

« Une chaussette sur le trottoir (beige et bordeaux, parsemée de Droopy blancs). Une petite annonce sur la gouttière (perdu Pedro, furet mâle, 2 ans, noir et blanc, affectueux et puant, tél au...). Des éclats de voix dans le bistrot. Une tête de poisson (bar ou congre ?), pourriture arc-en-ciel qui bâille d'une benne » (La Part des nuages, p. 109).

Ainsi, ces petits instantanés sont comme des cartes postales offertes de-ci de-là dans les romans de l'auteur.

4/ Une écriture pleine d'humour

« L'humour est la politesse du désespoir » écrivait Chris Marker. Voilà une citation qui sied à merveille à Thomas Vinau. Car, au côté du lyrisme, on retrouve, notamment dans l'œuvre romanesque, une verve délicatement irrévérencieuse ; comme pour désamorcer la gravité du propos ou ne pas se prendre complètement au sérieux, l'auteur utilise plusieurs procédés d'écriture qui viennent alléger la noirceur de certains textes.

La rupture de ton, tout d'abord, qu'on peut observer par exemple dans *La Part des nuages*, p. 109, ou dans *Ici ça va*, p. 94.

Puis, on retrouve **des jeux avec les mots** : « Au bord dérouté » (p. 62) ou « j'ai bu un grand verre d'aube glacée » (p. 72) dans *Vivement pas demain* ; « être à la auteur » (p. 92) dans *Comme un lundi* ou « merci Seigneur [...] Merci saigneur » (p. 44) dans *Fin de saison*, et parfois des néologismes (l'adverbe « pépouzement » dans *Le Camp des autres*, p. 142, construit sur l'argot « pépouze »). Certaines comparaisons créent aussi des **rapprochements inattendus**, comme lorsque le narrateur de *Marcello & co* découvre dans sa boîte aux lettres un dépliant des témoins de Jéhovah et en conclut que lui comme le Christ sont deux « branleurs » (p. 30). De même, **certains commentaires du poète** font sourire : « Levé tôt pour écrire un poème sur la rencontre fortuite de notre amour et de notre jeunesse (suis comme ça, moi, je me lève tôt pour écrire un poème sur la rencontre fortuite de notre amour et de notre jeunesse) » (*Comme un lundi*, p. 112) ; ou « juste à côté d'une famille entière de commerciaux en stage, une famille entière de commerciaux est-ce possible ? Un papa commercial, une maman commerciale et un enfant commercial » (*Vivement pas demain*, p. 71).

Certains poèmes sont humoristiques, comme « Au bord de la peur » ou « La routine » dans *Vivement pas demain*, qui relatent des cauchemars aux images surréalistes.

D'autres se terminent sur de véritables chutes et créent l'effet de surprise : « Un certain temps d'adaptation » (*Comme un lundi*), « Le bijou » (*Comme un lundi*) ou « C'est quoi, ap-privoiser ? » (*Bleu de travail*).

Enfin, **les personnages de perdants, d'inadaptés** de certains textes font penser à ceux de l'auteur Fabrice Caro et prêtent à rire ; citons, dans les romans, Joseph, dans *La Part des nuages*, qui n'est pas monté dans son arbre à la bonne saison et ne pourra, par conséquent, pas profiter des fruits du cerisier et se balade dans la ville avec une tortue dans le sac à dos ; le narrateur de *Marcello & co*, ce « *connard sensible* » (p. 9) ; ou encore Victor, dans *Fin de saison*, qui s'improvise survivaliste dans sa cave avec un chien et un lapin et reconnaît : « *Rien de tel qu'un bon cataclysme pour retrouver la ligne* » (p. 135). Aux côtés de ces antihéros, dans les poèmes aussi, certains personnages ne brillent pas par leurs qualités : par exemple, l'homme lâche qui, dans le poème « L'héritage », ne pouvant ouvrir un pot de confiture, le laisse pour plus tard à ses enfants ; cet autre qui, dans le poème « La vie est une tartine de... », devant un pot de confiture de 1994, se rappelle qu'il était cette année-là « *un puceau binoclard en surcharge pondérale avec des chemises trop larges et des Doc Martens* » (p. 105). Et la littérature, en plus d'adoucir la vie par le regard amusant qu'elle peut porter sur les choses, peut aider à vivre.

5/ Le pouvoir salvateur de la littérature et de l'écriture

On comprend très vite que la littérature occupe une grande place dans la vie de Thomas Vinau. Chacune de ses œuvres reproduit en exergue une citation d'un auteur. Dans *La Part des nuages*, il y a même une épigraphe au début de chaque chapitre. Citer les écrivains comme pour leur rendre grâce d'avoir un jour su mettre les bons mots, d'avoir su dire l'ineffable. C'est effectivement un réel plaisir de lire sous la plume d'autrui ce que l'on n'arrivait pas à exprimer soi-même ; cela aide à vivre et apaise. Ainsi, dans le poème « La somme vertigineuse de tous ceux qu'il n'était pas », dans *Vivement demain*, le mal-être d'un personnage ne se trouve adouci que par la littérature. Dans *Marcello & co*, une page et demie est aussi consacrée à expliquer et rendre hommage à ce pouvoir libérateur de la littérature (cf. pp. 98-99).

Dans un monde où chacun essaie de vivre au mieux, comme il peut, l'écrivain, lui, trouve le salut dans l'écriture :

« *La poésie m'a sauvé la vie. Elle accompagne mes peurs, mes manques et mes doutes. Elle tient ma solitude par la main. Elle m'a donné une raison valable de traverser la pluie* » (*Comme un lundi*, p. 102).

« [...] chaque expérience, même quotidienne, même triviale, heureuse ou pas, pourrait m'aider à écrire. Et inversement, que le moindre moment consacré à la littérature m'aiderait à vivre » (*Marcello & co*, p. 212).

Par ailleurs, l'écriture est ce qui permet de revivre un événement, un instant. Dans le début du poème « Comme on ferme les yeux » (dans *Comme un lundi*), le poète émet un vœu : « *Je voudrais garder quelque chose de ce que je vis* ». Puis il conclut son texte en déclarant : « *C'est la raison pour laquelle j'écris ces mots. Ce n'est pas de la littérature. C'est de l'amour.* » Écrire pour ne pas perdre ce que l'on aime et ceux que l'on aime. « *Je n'écris pas pour donner de leçon. J'écris pour goûter. Et pour faire goûter. J'écris pour garder et pour regarder* » (*Vivement demain*, p. 81). Dans cette dernière citation, l'ambivalence du préfixe « re », à la fois réitération et renforcement, ne dit pas autre chose.

ÉCHOS QUI PEUVENT ÊTRE FAITS AVEC D'AUTRES ŒUVRES

1/ Récits

- *Habiter poétiquement le monde*, anthologie-manifeste, Poesis (2016).
- *Le Plâtrier siffleur*, Christian Bobin, Poesis (2018).

2/ Poésies

- Poètes cités par Thomas Vinau : Richard Brautigan, Pierre Autin-Grenier, Jean-Claude Pirotte, Anne Perrier.
- *Le Tour de la question*, Jean-Claude Martin (1990).
- *Le Parti pris des choses*, Francis Ponge (1942).
- *Les amnésiques n'ont rien vécu d'inoubliable*, Hervé Le Tellier (2017) : poésie anaphorique.
- *Alcools*, Guillaume Apollinaire (1913) : le poème « Zone » dans lequel le poète sublime le quotidien.

3/ Nouvelle

- *La Première Gorgée de bière et autres plaisirs minuscules*, Philippe Delerm (1997).

4/ Chansons

- Mettre en parallèle l'évocation du quotidien dans les poèmes de Thomas Vinau et des chansons françaises d'artistes tels que : Juliette (*Deux Chevaux*), Ben Mazué (*La Valse*), Nino Ferrer (*Les Cornichons*), Francis Cabrel (*À l'aube revenant*), Albin de la Simone, Vincent Delerm, Thomas Fersen (*Un parapluie pour deux*), Pierre Barouh (*Perdu*), Kent (*Chienne de vie*), Jean-Louis Murat...


PISTES PÉDAGOGIQUES

1/ Mettre en relation

- le poème « L'héritage » dans *Vivement pas demain* et la chanson de Juliette *La Housse et la Couette* (l'homme en prise avec les objets du quotidien) ;
- l'anecdote de la femme pressée dans *La Part des nuages* (p. 110) avec le poème « À une passante » de Baudelaire ;
- les poèmes « Je vous écris de l'aube » dans *Bleu de travail*, « Comme un lundi » dans *Comme un lundi*, « Un petit pois » dans *Vivement pas demain* et la description du matin dans *La Part des nuages* (p. 107) ou dans *Fin de saison* (p. 83). L'aube est un moment privilégié de la journée dans les textes de Thomas Vinau.

2/ Ateliers d'écriture possibles

- Les livres de Thomas Vinau regorgent de procédés d'écriture (énumérations, anaphores, comparaisons, métaphores, antithèses...) qui peuvent être le point de



départ à de nombreux exercices d'écriture et permettre à n'importe qui de s'initier à l'écriture poétique. Voilà quelques idées :

- **Écrire un poème anaphorique**

- À l'image du poème « Typologie des nuages » dans *Bleu de travail*, imaginez toutes les typologies possibles d'un objet, d'un animal, d'un fruit...

- À l'image du poème « Les paysages abîmés » dans *Vivement pas demain*, rédigez une liste de « j'aime ».

- À l'image du poème « Cette catégorie de type » dans *Comme un lundi*, imaginez une série de phrases commençant par « j'appartiens à cette catégorie de type (nana) qui... ».

- **Écrire un poème-liste**

- À l'image de la page 23 dans *La Part des nuages* et de la description de la forêt p. 47 dans *Le Camp des autres*, décrire une pièce en listant tous les objets qui s'y trouvent.

- À l'image de la page 92 dans *La Part des nuages*, décrire un lieu (objets, odeurs, sensations tactiles...) en listant tout ce qui s'y trouve et en commençant par « il y a ».

- À l'image de la page 57 dans *La Part des nuages*, énumérer tout ce qu'il y a dans le caddie lors des prochaines commissions.

- À l'image de la page 72 dans *La Part des nuages*, énumérer toutes les choses qui ne changent pas.

- À l'image de la page 84 dans *La Part des nuages*, énumérer tout ce qui fait du bien.

- À l'image de la page 101 dans *Fin de saison*, énumérer tout ce qu'on annule dans le monde actuel et tout ce que l'on garde.

- **Décrire un lieu** en utilisant les cinq sens (l'ouïe, l'odorat, la vue, le goût et le toucher).

- **Tenir un carnet de notes** dans lequel on rapporte sur une semaine toutes sortes d'anecdotes, de petites choses au départ anodines, mais qui ont retenu notre attention.

- **Écrire un poème en n'utilisant que le conditionnel présent**, à l'image des poèmes « Chaque matin nous nous rencontrerions », « Les hommes finiraient par se taire » et « Se salir » dans *Bleu de travail*.